Compte rendu de recherches

LE DEVOIR, 29.04.98

CODE D'ACCÈS

Concert rencontre des guitaristes John Gzowski et Jean-Maurice Payeur, théâtre La Chapelle, le 24 avril. Marie Pelletier: PRN, Requiem (1998); Danielle P. Roger: Le Caillou, le Cristal et le Camion (1998); Marie Pelletier et Danielle P. Roger: Le cadavre exquis était bien arrangé (1998). Jean-Denis Levasseur, clarinettes et saxophone soprano; Joane Hétu: saxophone alto et voix; Jean Derome: flûte, piccolo, saxophones alto et baryton; Diane Labrosse: échantillonneur et piano; Pierre Tanguay: percussion et batterie; Kristin Molnar, violon; Jean René, alto; Pierre Cartier, contrebasse et basse électrique. Théâtre La Chapelle, le 26 avril 1998.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

La semaine fut faste pour les amateurs de recherches actuelles : une petite douzaine d'événements répartis sur cinq jours ont fait entendre de tout à ceux qui aiment un diapason autre. Deux événements ont retenu l'attention.

Vendredi soir, la rencontre John Gzowski et de Jean-Maurice Payeur. On allait là surtout pour entendre la nouvelle lutherie. La guitare «Klimt» élaborée par Payeur et le luthier Pierre Laporte permet, grâce à ses trois microphones et son imposant recours au traitement sonore, d'augmenter le potentiel harmonique, polyphonique et de timbre de l'instrument. On entend une pléiade de sonorités, pas toujours neuves, mais dont l'intérêt réside dans leur utilisation simultanée et dans la transformation du geste musical que cela implique.

Payeur va très loin dans son exploration ludique et amoureuse. Parfois violent aux accords, imposant en basse, ou encore amant embrassant doucement sa belle lorsqu'il approche sa bouche du cordier et y souffle tendrement. Seulement, quand le seul étalage de couleur tente de se suffire à lui-même, il devient difficile de suivre autre chose qu'une construction qui lasse vite par sa répétitivité.

On peut dire la même chose de son collègue Gzowski. Ici, la conception de la lutherie est radicalement pensée. La guitare à 19 cordes et qui divise l'octave en 19 ou 31 notes (Cat's Cradle) permet deux choses frappantes. La première, une microtonie subtile et riche de promesses. La seconde, avec l'utilisation de l'électronique, ouvre vers une plus large palette de sollicitation de l'ordinateur.

Autre instrument qui semble promis à un bel avenir, son violoncelle en tuyau. Impressionnant est la seule chose que l'on puisse dire. Le «Electric Dowell» va susciter bien des intérêts chez les compositeurs et les interprètes. Gzowski n'a pas l'inspiration d'un Claude Lamothe, alors, cela tourne en rond. Même l'improvisation des deux compères a plus montré un dialogue de sourds, chacun plus pris par ses propres spécificités sonores que par leur complémentarité.

Trois créations de femmes

Dimanche soir, trois créations sur le thème de la semaine: rencontre de la musique improvisée (Danielle P. Roger) et écrite (Marie Pelletier). Cette dernière proposait son *PRN, requiem*. OUF! Cette compositrice marque encore un grand coup!

Il faut voir comment elle allie imagination musicale, gestuelle et théâtrale. Du noir naissent bruits et claquements; puis, dans la lumière, s'organise un discours, parfois violent, révolté, parfois tendre. Il y a des images fulgurantes, comme celle des musiciens qui sous le stroboscope, rampent vers le piano et le caressent et le tapotent pour lui faire faire de la musique, sorte de visite au tombeau. Ou encore ce retour du noir silence où tous reprennent leur place sous un éclairage digne de Ridley Scott.

La musique est à la hauteur du geste: crue, et est rébarbative aux mots. On ne saurait oublier aussi son traitement de la voix, du cri jusqu'aux complaintes que l'on imagine d'inspiration amérindienne ou tibétaine, elle poursuit son exploration et nous livre le fruit de ses stimulantes découvertes dans une pièce construite et forte, aux messages riches. Marie Pelletier a raison: ce qu'il y a d'important chez elle, c'est ce qu'on entend entre les deux oreilles. Pour cela, il faut aller au concert.

L'œuvre de Diane P. Roger fut plus décevante. Il y a chez elle des alternances qui laissent place tant à la fulgurance poétique qu'au truisme navrant. Dans cette oscillation, elle cherche un rythme qui parfois fonctionne, parfois rate. La faute en incombe aussi aux instrumentistes. Quand on a entendu la batteuse P. Roger faire ses explorations instrumentales, on était séduit. Ces mêmes gestes repris par Pierre Tanguay tombent à plat, dépouillés de tout senti.

De même les improvisations au saxophone. Ici, les Derome et Cie semblent tomber dans le piège de commencer à toujours présenter la même chose, ce qui lasse. Comme les improvisations vocales de Joane Hétu: dans un univers qui se veut de recherche, toujours reprendre le même geste devient ordinaire.

C'est ce que va montrer la rencontre finale, écrite conjointement par les deux compositrices. Le rapprochement des deux manières produit des effets stimulants, aux cordes surtout, et dans la dynamique créée. L'expérience est à poursuivre qu'on sache en récolter d'encore aussi beaux fruits.